HORS SÉRIE LA STRADA EN CO-ÉDITION AVEC LA VILLA ARSON ET LA STATION

RUN RUN RUN

La Villa Arson accueille La Station pour ses 20 ans d'existence, un *Artist-Run Space* basé à Nice, c'est-à-dire un espace de production et d'exposition fondé et géré par des artistes. Les *Artist-Run Spaces* sont des lieux qui, pour la plupart, font coexister des ateliers d'artistes et des espaces d'exposition, mais aussi des activités de médiation destinées à tous les publics. Ils sont fortement inscrits dans le territoire local, tout en développant des programmations de dimension internationale. Leur portée est autant esthétique que sociale. À cette occasion, ce sont 22 collectifs et 120 créateurs qui exposent à l'invitation de La Station du 2 octobre au 30 décembre 2016. La Strada a décidé d'en co-éditer un journal de bord avec la Villa Arson et La Station car les mouvements collaboratifs et indépendants sont un espoir, pour que la Société du 21e siècle nous permette de créer un autre monde. Ces *Artist-Run Spaces* sont une des voies possibles du changement, ils sont autant de chercheurs et de producteurs dont les schémas d'organisation pourraient inspirer les citoyens que nous sommes.

Entretien avec **Cédric Teisseire, co-fondateur de la Station** et **Eric Mangion, directeur du Centre national d'art contemporain de la Villa Arson** par **Michel Sajn** et **Christine Parasote**

La Strada — Qu'est-ce qui a conduit la Villa Arson à inviter La Station pour ses 20 ans ?

Eric Mangion — Cela nous a semblé logique, parce que La Station a été fondée essentiellement par des étudiants de la Villa Arson. C'est un retour naturel. Et puis, pendant ces 20 dernières années, La Station a joué un rôle fondamental, un rôle de relais, entre l'école, la formation et le monde. Je ne parle pas que du monde professionnel, mais du monde en général, parce que grâce à l'action et à l'activité de La Station, de nombreux artistes sortis de la Villa Arson ont pu faire des résidences, leurs premières expositions, et voyager aussi. C'est une continuité.

Cédric Teisseire — La Station existe aussi grâce à tout ce que ceux qui ont fondé la Station ont pu vivre et expérimenter à la Villa Arson, notamment dans les années 90, une époque dynamique pour l'art contemporain. La Villa Arson, à la fois école et centre d'art, dispose d'hébergements et d'ateliers : un lieu unique qui offre toute la chaîne de production artistique. Cela permet d'aller puiser et de se créer une expérience qui fait la différence quand on en sort. J'aime bien l'idée du retour aux sources parce que ça me fait penser qu'on a été des alevins, des petits saumons élevés ici, avec de bons produits et puis on est partis, on a suivi nos chemins et maintenant on remonte la rivière, on revient bien musclés avec une bonne expérience, pour réensemer le lieu en quelque sorte.

L'expérience de la Station montre qu'il y a une sortie, une alternative après l'école et qu'il ne faut pas se conformer à quelque chose qui existe déjà et essayer d'y entrer à tout prix mais qu'on peut se créer son propre outil, qu'on peut s'inventer son propre chemin, son travail. Et la Villa Arson, de par la diversité des profs-artistes qui y enseignent, montre aussi qu'il est possible de se saisir de sa vie et de la construire telle qu'on l'entend. La Station en est une émanation puisque c'est un projet qui s'est toujours réinventé, beaucoup de gens ont traversé ce lieu et ce ne sont pas simplement des locataires, mais des gens qui se saisissent du projet, le transforment et le font évoluer. C'est un exemple propice et fertile pour les jeunes artistes. En 20 ans, 95% des résidents de La Station sont issus de la Villa Arson avec des temporalités très différentes et un écart de génération maintenant très significatif. Mais on continue à communiquer : les jeunes apportent quelque chose à La Station, leurs compétences, leur force de travail, leur inventivité et ils viennent aussi chercher quelque chose qui découle de l'expérience qu'on peut leur apporter et toutes les portes qu'on peut leur ouvrir. C'est aussi un espace de liberté où ils peuvent développer leur travail exactement comme ils l'entendent.

La Strada — C'était une volonté de la Station, à sa création, de jouer un rôle de relais ?

Cédric Teisseire — Non, pas du tout. Le projet s'est monté au fur et à mesure qu'on l'expérimentait. Au tout début, on n'avait pas idée du chemin qu'on emprunterait et encore moins qu'il durerait 20 ans. Tout a démarré autour d'un lieu. C'était déterminant à l'époque. Cette station-service abandonnée qui datait des années 60 avait un caractère et une capacité d'attraction forte. C'était un lieu très fonctionnel pour des ateliers et des expos. La première idée avec Marc Chevalier et Pascal Broccolichi, c'était de faire une expo de notre génération. Parce qu'en 1995 à Nice, tout s'était un peu assoupi : les galeries Air de Paris et art:concept partaient à Paris, le directeur de la Villa Arson, Christian Bernard, quittait Nice pour le MAMCO de Genève… On venait de vivre des années trépidantes avec des artistes internationaux qui venaient de partout, et puis tout s'est arrêté. On s'était alors questionnés : fallait-il quitter la place ou essayer de souffler sur les braises pour que les choses reprennent ? Quand a vu ce lieu, on s'est dit que ce pouvait être le début de quelque chose. On devait y rester six mois, mais le projet immobilier sur ce terrain a mis du temps à démarrer et ça a duré trois ans. On a tiré parti de ce temps-là au maximum en travaillant d'arrache-pied, on a enchaîné les projets et l'idée de ce que pouvait être la Station s'est construite. Au début, on pensait faire une expo et puis on a compris que si on restait simplement à faire de l'auto-promotion, ça n'aurait aucun intérêt et donc on a en quelque sorte reproduit ce qu'on avait connu à la Villa Arson en invitant des artistes. Il y a eu Philippe Perrin, par exemple, que j'avais rencontré à la Villa, Harald Müller aussi et puis d'autres. On avait le culot d'inviter des artistes connus : quand ils voyaient le lieu, ils avaient tout de suite envie d'y faire quelque chose. Mais il ne s'agissait pas que d'art contemporain. On a organisé beaucoup de concerts, des performances, des soirées avec des DJ, des danseurs, ça permettait de brasser les publics, de mélanger les gens. Il y a eu aussi des débats organisés par un étudiant. Il avait notamment invité Ben et Noël Dolla sur le thème «Art et liberté». Je me souviens que ça avait marqué pas mal de gens. Pendant ces années-là, la Villa Arson nous a beaucoup aidés en logistique, pour des besoins matériels, d'hébergement avec une sorte de bienveillance.

(LIRE LA SUITE PAGE 2.)

LA VILLA ARSON ACCUEILLE 22 COLLECTIFS ET 120 ARTISTES À L'OCCASION DES 20 ANS DE LA STATION, DU 2 OCT. AU 30 DÉC. 2016

ÉDITO

Jean-Pierre Simon
Directeur de la Villa Arson

L'exposition RUN RUN RUN proposée par la Villa Arson place l'expérimentation collective au cœur de son propos. Le 20e anniversaire de La Station, un Artist-Run Space *niçois (c'est-à-dire un espace de production et d'exposition fondé et géré par des artistes, pour des artistes) est l'occasion de réactiver des collaborations avec 22 structures semblables en Europe et au-delà. Ainsi, depuis le début de l'été une soixantaine d'artistes ont été accueillis transformant les lieux en vaste atelier de création.*
La Station est née en 1996 de la volonté d'anciens étudiants de la Villa Arson. C'est donc une sorte de retour aux sources pour cette structure qui joue un rôle de relais fondamental entre la fin des études et l'engagement dans la vie professionnelle de nos artistes. L'occasion m'est donnée de rappeler que la Villa Arson est en France l'une des institutions pionnières dans les domaines de l'enseignement de l'art et de la diffusion artistique. Ouverte en 1970 sur les hauteurs de Nice, elle est dès l'origine conçue comme un établissement artistique réunissant une école supérieure d'art, un centre d'expositions, une résidence d'artistes et une bibliothèque. Aujourd'hui, elle est un établissement public du ministère de la Culture et de la Communication poursuivant une vocation de formation, de recherche et d'aide à la création, tout en ayant la volonté de faire découvrir au public les pratiques artistiques les plus actuelles.
Un programme d'expositions vise à mettre en valeur les relations entre création, recherche et transmission. Les expositions sont conçues avec des artistes et des commissaires invités, sur des projets touchant à tous les registres des arts visuels et à des pans souvent inexplorés de la création contemporaine. Un programme de visites, conférences, concerts, etc. et d'éducation artistique et culturelle favorise la rencontre du public avec les artistes et les œuvres.
L'invitation faite aujourd'hui avec RUN RUN RUN participe de cette volonté de projeter la Villa Arson dans l'avenir en conjuguant ce bel héritage avec de nouvelles énergies et de nouvelles idées, pour à la fois donner aux artistes la possibilité d'expérimenter, former de futurs créateurs et pour offrir au public l'occasion de vivre des expériences sans cesse renouvelées au gré de sa programmation.

VILLA ARSON feat. LA STATION

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE.)

Eric Mangion — La Villa Arson est une belle école d'enseignement à l'architecture et à la structuration fortes, et un atout professionnel avec douze ateliers techniques. On est comme dans un château fort sur une colline, avec tous les outils de production à portée de main. C'est un lieu équipé pour produire : métal, bois, son, vidéo, photo… Les étudiants vivent dans une bulle pendant 5 ans. Et quand ils sortent d'ici, il y a la dure réalité de la vie. Et c'est difficile. C'est là que La Station joue un rôle de relais important en proposant des outils de production et de diffusion. Pour moi, c'est une formation supplémentaire, un relais vers le monde, le monde économique, social, artistique.


LA VILLA ARSON (avec l'œuvre de Felice Varini)

La Strada — Comment l'idée de cette exposition a germé ?
Cédric Teisseire — Quand Eric Mangion nous a fait la proposition de venir fêter les 20 ans de La Station à la Villa Arson, ça m'a d'abord saisi, je me suis demandé si l'idée était vraiment bonne. Mais sa motivation et l'intérêt qu'il y avait à utiliser la Villa au maximum de son potentiel avec les ateliers de production, les possibilités d'hébergement, de réunions et de discussions, nous ont convaincus. L'exposition de Noël Dolla il y a trois ans a été déterminante dans notre réflexion. On ne voulait pas faire une redite de ce qu'il a fait, bien sûr, mais on a gardé l'idée fondatrice : ne pas centrer le projet sur La Station mais plutôt sur le phénomène qui a irrigué La Station, c'est-à-dire les *Artist-Run Spaces*. Ces artistes qui se prennent en main, se créent leur propre outil dans un lieu nouveau, se créent leur propre carrière, vont défricher du terrain. Et pour arriver à une vraie diversité — à La Station, on ne sait pas tout faire — il était nécessaire d'inviter des gens venus d'ailleurs qui apportent une vision et un point de vue différents. C'est ce qui se produit avec Massimiliano Baldassarri et le CAN : leur travail est réflexif, même critique, sur le projet de cette exposition, sur la situation artistique actuelle et ils sont en train d'y travailler sur place, *in situ*, et de construire les choses par rapport au lieu, par rapport à ce projet et par rapport à l'effervescence qui se produit là. Ce qui était nécessaire pour nous c'était d'inviter des collectifs, des structures, des lieux d'une autre temporalité. Il y a par exemple Red District, antécédent à La Station et des structures très jeunes qui ont un ou deux ans d'existence et qu'on voulait faire venir pour qu'ils participent à ce projet et qu'ils y amènent une sorte de fraîcheur, de naïveté, d'énergie.
La proposition qui a été faite, pour arriver à cette sélection, ça a été de demander aux résidents et anciens résidents de La Station de faire des propositions de lieux. Les anciens se sont un peu clairsemés en Europe et ils invitent là des collectifs qu'ils ont trouvé intéressants. D'ailleurs les anciens résidents ont toujours gardé contact, on ne se tourne pas le dos. Ils ont toujours quelque chose à apporter, une parole à avoir. En ce moment, cinq artistes de La Station s'en vont à Bruxelles pour monter un lieu de production, d'ateliers dans un bâtiment de 1000m² et eux-mêmes l'ont envisagé comme une extension de La Station, c'est-à-dire qu'on va garder des liens et continuer à avoir des échanges. Pour *Run Run Run*, la proposition est double : on a demandé à ces lieux, gérés par des artistes, de proposer une œuvre s'ils le souhaitaient et d'inviter d'autres artistes, comme s'ils étaient chez eux. Du coup, c'est la découverte totale pour nous : on n'est pas autoritaire sur la liste des artistes et l'idée c'est que ce projet d'expo soit expérimental et l'utopie était même que tout se construise ici. Qu'il y ait des interactions entre les gens, que les œuvres évoluent justement par rapport à tout cet environnement. Alors ça a quelques limites, c'est sûr, ça ne peut pas marcher complètement, mais je pense que d'ici la fin du montage, il y a beaucoup de choses qui vont bouger. Par exemple, La Station a un lien privilégié avec Lieu Commun et Zebra3, on est de la même génération, on se connaît, on a beaucoup échangé et exposé ensemble et on a un projet commun. L'installation traite du nomadisme, du bivouac, du campement. Ça fait sens par rapport à la Villa et par rapport à chacune des structures.

La Strada — Le mouvement des *Artist-Run Spaces* a émergé dans les années 90 en Europe, mais il est né dans les années 60 au Canada, dans une forme de rébellion.
Cédric Teisseire — Oui et on avait connaissance de certains projets comme l'Hôpital Ephémère à Paris*. S'il y a toujours eu des lieux alternatifs, ceux nés dans les années 90 ne se sont pas constitués en rébellion contre quelque chose. Il s'agissait — et encore aujourd'hui — de combler un manque dans le schéma professionnel artistique, où la parole et la position de l'artiste dans la société et le milieu dans lesquels il vit, sont enfin considérées, réfléchies. Il ne s'agissait pas de s'élever contre les commissaires d'exposition, les galeries commerciales, ou les musées, c'était plutôt une voix supplémentaire. Ce qui est net, c'est qu'on n'est pas en rébellion et ça ne nous a jamais motivé dans l'élaboration du projet et son développement, mais en revanche, on est en résistance. C'est très important : il a fallu qu'on résiste à plein de choses, sur des aspects politiques et financiers.
Cette notion d'*Artist-Run Space* n'est pas un épiphénomène, elle fait sens et prend une place importante dans le paysage culturel et même professionnel de l'art. C'est une nouvelle proposition significative qui produit quelque chose, ce n'est pas simplement des milieux alternatifs qui bricolent dans leur coin. Leur capacité d'ouverture permet de voir des artistes venus des quatre coins du monde et aussi des artistes très âgés ou très jeunes, avec un engagement total pour un objet artistique.



LA STATION, 1998

Eric Mangion — Les *Artist-Run Spaces* ne sont pas en rébellion, mais ils ne sont pas non plus englobés et absorbés par le système. Dans la fin des années 80, début des années 90, on s'est aperçu que les artistes dits rebelles étaient en fait complètement englobés par l'institution et la rébellion faisait partie de l'institution, c'est le caractère du capitalisme tardif qui a compris qu'il fallait absorber les rebelles, c'est la fameuse histoire des punks qu'on connaît tous autour de cette table. La génération des *Artist-Run Spaces* a compris ça. Crier «Révolution, révolution» au sein du musée, c'était devenu un lieu commun et il fallait inventer un autre vocabulaire, un autre mode de fonctionnement. Ce n'est pas réellement contre, c'est juste à côté. Et c'est une forme de résistance. On le voit bien d'ailleurs là, on travaille ensemble depuis des mois et depuis trois semaines sur le terrain ici tous les jours : on n'a pas les mêmes modes de fonctionnement. La Villa Arson a ses contraintes qui sont légitimes et naturelles parce que c'est une institution, c'est râlant mais c'est normal et il faut faire avec. La Station a aussi ses contraintes, qui sont très éloignées des nôtres, parce qu'elle a peu de moyens, qu'il faut se débrouiller, avec plusieurs générations, ça fait partie de la vie organique de ce type de lieu. Il y a eu ici dans la région, un artist-run space incroyable, c'est la Cédille qui sourit, monté par Robert Filliou et Georges Brecht en 1965 à Villefranche-sur-Mer. Fondé par deux artistes pour des artistes, parce que c'était non seulement un lieu d'exposition — même s'ils n'en faisaient pas beaucoup parce qu'ils étaient souvent au bistrot à côté — et c'était un lieu de production incroyable pendant deux ans et demi.

La Strada - Vous avez pensé à une cartographie de cet état des lieux ?
Eric Mangion — Plutôt qu'une cartographie, l'idée que j'ai soumise — et que La Strada publie ! —, c'est de baser la médiation sur les récits fondateurs dans lesquels chaque structure raconte comment elle est née. C'est de la poésie totale avec LM par exemple (Ingrid Luche et Nicolas H. Muller). Il y a des rencontres amoureuses, des rencontres amicales, des prises de position politiques et engagées et quoi qu'il en soit dans toutes les réponses, il s'agit toujours d'engagement. Et puis c'est aussi apprendre à se débrouiller. J'aime beaucoup le texte d'In Extenso où Marc Geneix raconte que pour la première exposition, il avait «emprunté» le réseau électrique du Monoprix d'en face. C'est une très belle anecdote qui ressemble à tous les *Artist-Run Spaces*, évidemment. Mais plutôt qu'une cartographie, on a préféré tracer des territoires, des territoires de pensées.

La Strada — Comment se déroule l'installation pour les collectifs et artistes invités ?
Cédric Teisseire — Disons que si le budget de l'expo n'avait été consacré qu'à La Station, nous aurions pu faire une exposition confortable. Mais finalement, on s'est dit que c'était trop simple et on a invité 22 lieux. Du coup, le budget n'est pas assez gros mais cette contrainte crée des étincelles, rend la chose fertile. Finalement, je me demande si on ne l'a pas fait exprès. On aurait pu le faire de façon confortable mais on ne sait pas faire ça. On a besoin d'être en résistance, en danger.
Eric Mangion — La Station a eu l'idée de créer une cantine sur la grande terrasse, ce qui permet aux artistes de déjeuner et surtout de se retrouver. Tout le monde court dans tous les sens toute la journée et on a une heure ou deux où on peut discuter, faire le point. C'est essentiel de travailler et de produire ensemble, mais aussi de se parler.
Il ne faut pas oublier qu'on travaille dans les arts plastiques. La plasticité… Etre artiste, c'est avoir ce rapport au monde, cette adaptation aux formes qui elles-mêmes évoluent. Il y a quelques années, le sociologue américain Richard Sennett a écrit un livre dont le titre est très beau : *Ce que sait la main*. Parlant des artistes et des artisans, il va au-delà de la fonction des mains qui fabriquent des objets, et considèrent que ces objets et ces mains sont des relais entre les personnes. C'est fondamental. Au-delà du jugement «c'est beau», «c'est pas beau» — ce à quoi nous sommes tous confrontés —, l'art doit amener à la question de ce qu'il apporte entre les personnes. De ce point de vue, quelque chose d'important est en train de se produire.

* Squat de l'association Usines Ephémères dans l'hôpital Bretonneau dans le 18e à Paris, de 1985 à 1997

INFOS PRATIQUES

Villa Arson, 20 av Stephen Liégeard, Nice.
Exposition ouverte du 2 octobre au 30 décembre, tous les jours sauf mardi de 14h à 18h. Fermée les 24 et 25 décembre 2016. Entrée libre. www.villa-arson.org

AUTOUR DE L'EXPO

Médiation et connexions

RDV / POINT DE VUE SUR L'EXPO

Visites accompagnées tous les jours à 15h (sauf mardi) : un médiateur propose un éclairage sur une sélection d'œuvres permettant à chacun d'appréhender les enjeux de l'exposition et les récits fondateurs des *Artist-Run Spaces*.
Sans réservation préalable. Tarif : 5€ / Gratuit pour les moins de 18 ans et avec la carte French Pass Riviera.

À LIRE, À VOIR ET À ÉCOUTER…

DROGUISTES. Parce qu'une expo ça se raconte aussi avant le début, Droguistes se joint à la Villa Arson et à La Station pour raconter le qui / quand / quoi / comment / où / pourquoi de l'exposition RUN RUN RUN. Cinq membres de l'équipe ont posé leurs valises à Nice et sorti leur caméra / stylo / laptop / appareil photo / micro pendant le montage. À suivre sur www.droguistes.fr (rubrique Éclairages)
***DUUU Radio** est présente à la Villa Arson à partir du 21 septembre afin de rendre compte du montage de l'exposition, ainsi que pour témoigner – sous divers supports – de la vie et du fonctionnement des *Artist-Run Spaces*. Sessions live, table ronde (réalisée le 24/09 au Rosalina Bar), chroniques et créations radiophoniques… À écouter sur www.duuuradio.fr

Expositions associées

Deux expositions d'anciens artistes-résidents de La Station à découvrir également à Nice
Marc Chevalier, *Arrangements avec le désordre*
Le Dojo, 22bis boulevard Stalingrad
Du 2 octobre au 29 décembre

Florian Pugnaire, *Mechanical Stress*
Galerie Eva Vautier, 2 rue Vernier
Du 24 septembre au 26 novembre

Rendez-vous

CONCERTS

Samedi 24 septembre 21h30
Le Volume, Nice
Tav Falco and the Panther Burns
1ère partie **Dumdumboys** (entrée 7€)
Samedi 1er octobre 22h30
Villa Arson, Nice
En prolongement du vernissage
Bibi Ahmed 4tet, Rock touareg (entrée libre, dans la limite des places disponibles)
En partenariat avec Le Dojo

PROJECTIONS

Samedi 17 septembre 19h30
Cinéma de Beaulieu
***Agôn* de Florian Pugnaire** (entrée libre)
Dimanche 25 septembre 18h
Cinéma de Beaulieu
***Urania Descending*, un film de Tav Falco** (entrée 5€)
Vendredi 4 novembre 19h
La Station, Nice
Séance Tenante, une programmation vidéographique pilotée par le commissaire et critique d'art **Jean-Christophe Arcos** qui interroge les spécificités de réception de la vidéo d'artistes par rapport au film cinéma (durée environ 90 mn, entrée libre)
En partenariat avec Documents d'Artistes Provence-Alpes-Côte d'Azur.
Jeudi 17 novembre 19h
Villa Arson (grand amphi)
Une programmation des films de **Maxime Matray et Alexia Walther** (entrée libre)
En partenariat avec L'ÉCLAT.

Partenariats

LA GALERIE AMBULANTE

Le parcours 2016 de la Galerie Ambulante — de Marseille et ses environs, aux vallées du Queyras et des Hauts-pays niçois, jusqu'à Turin — accueille **Aurélien Cornut-Gentille**, artiste résident de La Station. Inspiré par Jean Dupuy et son œuvre *Fewafuel*, l'artiste a conçu un caisson étanche dans l'espace de la Galerie Ambulante qui, alimenté par l'échappement du véhicule, fige sur des cadres des empreintes aléatoires et dessine ainsi les paysages parcourus durant ses vagabondages. Un programme d'ateliers de la maternelle au lycée accompagne cette itinérance. artccessible.blogspot.fr

RECHERCHE / PERFORMANCE-DANSE

Un projet de recherche et de performance danse lié à l'étude des gestes du travail réalisé par les artistes pendant la création et le montage de l'exposition, associe la Villa Arson et La Station à la section Danse du département des Arts et au Centre Transdisciplinaire d'Epistémologie de la Littérature et des Arts Vivants (CTEL) de l'Université Nice Sophia-Antipolis, ainsi qu'à l'École supérieure d'arts plastiques de Monaco (Pavillon Bosio) et au Nouveau Musée National de Monaco. A suivre lors du colloque «La place des corps» à Monaco (13 et 14 décembre 2016), en lien avec DANSE DANSE DANSE à la Villa Paloma.

RUN! RUN? RUN

Appel à projet
lancé par **La Station**

À la faveur de sa vingtième année d'activités, La Station est invitée par la Villa Arson à concevoir un projet dans ses murs à l'automne 2016.
Plutôt que de se positionner dans une posture curatoriale délicate voire autoritaire, l'association propose de célébrer cet événement en mettant en valeur le phénomène des Artist Run Space éclos depuis la fin des années 80, courant dans lequel elle s'inscrit et duquel elle se réfère.
À cette fin, La Station souhaite, via ses anciens et actuels protagonistes, inviter ses pairs : une sélection d'autres associations, françaises ou étrangères, qui ont contribué comme elle à dessiner les contours de ces nouveaux enjeux et inventer leurs propres outils de travail et de ressources. Ensemble, ils proposeront et conceuront des projets au sein de la Villa Arson.
En utilisant les espaces ateliers et les capacités techniques de production du site afin de créer et réaliser les œuvres qui se tiendront dans les espaces d'exposition du centre d'art, ce projet s'articule comme une résidence où le désir est motivé par le fait de faire de l'atelier un lieu d'expériences et de recherches ouvert à différentes conceptions et pratiques de l'exposition. Cette expérience pensée comme un laboratoire et déployée sur ces temps de production, a pour but de favoriser les rencontres entre les commissaires / responsables de lieux et les artistes invités pour des temps d'échanges, d'expérimentations et de collaborations.
Sensible à l'accueil que pourra faire le public à ce projet, l'idée est de mettre en résonance les créations originales issues de ces expériences en conservant au plus près les spécificités et les singularités des lieux et des artistes qui les auront suscitées.
La Villa Arson est le lieu idoine à un tel type de projet de par ses fonctionnalités multiples, par l'aura historique qui en émane et par l'empreinte de cet écho laissé sur la construction et le parcours des protagonistes de La Station.
Cédric Teisseire, 2015

la STRADA

SUPPLEMENT à LA STRADA N°261 du 10 au 23 octobre 2016 • **Édité** par La Storia à 45.000 exemplaires dont 35.000 encartés dans le N°261 et 10.000 tirés-à-part • N°ISSN 1297-532 X • SARL au capital de 15.000€ • RCS ANTIBES 451 886 998 Dépôt légal à parution **Siège social** La Storia, 306 route des Vespins 06700 St-Laurent du Var • Tél 04 92 12 22 50 • Fax 04 92 12 22 51 • info@la-strada.net **Direction de Publication** Michel Sajn **Rédaction en chef** Michel Sajn, Eric Mangion, Cédric Teisseire **Ont collaboré à ce supplément** Christelle Alin, Anne-Sophie Lecharme, Michel Maunier, Christine Parasote, Frédéric Pasquini, Jean-Pierre Simon **Crédits photos** Frédéric Pasquini (pp. 4, 5 et 6), La Station (p. 2), Villa Arson (pp. 2, 3, 5, 6, 7 et 8) **Graphisme Run Run Run** Claude Valenti **Maquette** Cédric Pucheu, Christine Parasote **Imprimerie** Riccobono, 83490 Le Muy **Distribué** par Street Media dans le 06, le 83 et Principauté de Monaco.

OJD PRESSE GRATUITE D'INFORMATION Mise en Distribution Certifiée 2014

ATELIER EXPERIMENTAL

Clans | Date de création : 2001 | www.atelier-experimental.org

Immémoriales histoires et mutations de pensées, en voici une, peut-être suivant cette décision d'habiter dans un petit village de montagne à la fin de mes études artistiques. Le village de Clans est une fin de route qui mène vers une immense forêt. Ici, la population semble retranchée sur elle-même, et ne s'intéresse pas à la nouveauté ; aussi en ouvrant les portes de mon atelier, je sais que je m'expose à quelques risques, que les rencontres avec les villageois m'obligeront à revisiter les raisons profondes de mon engagement de vie ici. Un jour, alors que nous bricolons, j'apprends la mort de l'artiste Lars Fredrikson auprès de qui j'ai, durant mes études, édifié une grande partie de ma pensée artistique. Je m'effondre. De cette césure doit naître quelque chose, c'est obligatoire. Il parait que tout commence par une perte, et c'est alors la première. Si l'Atelier Expérimental est déjà en route, c'est bien ce jour-là que j'annonce officiellement son existence et son devenir. Dès lors, je commence à proposer des séances d'écoute avec le plasticien Ludovic Lignon, la mairie de Clans nous prête à cet effet des salles communales. J'encourage les pratiques individuelles en engageant des ateliers avec les enfants et les adultes, comme pour fertiliser un terrain qui s'apprête à accueillir beaucoup d'autres artistes, et un projet artistique. A force d'interventions répétées depuis l'année 1996, la municipalité me confie dès janvier 2001, la Villa les Vallières que je dédie immédiatement à la création artistique contemporaine. Pour moi, l'intention est claire, il s'agit de rendre l'art vivant et de favoriser la recherche en accueillant dorénavant des artistes en résidence ; j'invite également des scientifiques. Au-delà de l'esprit collaboratif et d'échanges entre les différentes disciplines, le contexte géographique de cette résidence me laisse imaginer une mise à l'épreuve des pratiques de chacun. Travailler ici induit d'ores et déjà une idée d'isolation, de retraite ou de bivouac, mais également **cette grande liberté que j'ai toujours éprouvée comme idée première à tout atelier, et à toute recherche**. *Isabelle Sordage*


ATELIER EXPÉRIMENTAL, installation en cours (I. Sordage)

Avec les œuvres de : Isabelle Sordage et Ludovic Lignon



CAN, croquis préparatoires

Le CAN, l'anti-manifeste

Propos recueillis auprès de **Massimiliano Baldassarri** par **Anne-Sophie Lecharme**

Les liens entre le Centre d'Art de Neuchâtel et Nice et la Villa Arson sont nés avec la première exposition organisée par le centre d'art *Is it nice?* sous la direction de Marc-Olivier Wahler, avec d'anciens étudiants de la Villa Arson, entre autres BP, Philippe Ramette et Philippe Mayaux.
Massimiliano Baldassarri, qui fait partie de l'association d'artistes qui a repris la gestion du centre en 2008, est venu à La Station pour présenter ses œuvres en 2009 avec le CCNOA. Il est en résidence pour *RUN RUN RUN*, nous l'avons rencontré pour parler des deux structures qui ont collaboré pour une exposition en deux étapes en France et en Suisse : *Que Sera, Sera* en 2011. Jean-Baptiste Ganne, l'un des membres de La Station, est également venu présenter son installation lumineuse *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha* fin 2011 à l'Hôtel des Postes de Neuchâtel.
«Comme La Station, le CAN cherche l'échange avec l'extérieur, et a même poussé la pratique en son sein en créant une programmation «off» pour défier la programmation «in». Le centre a un directeur mais il a déhiérarchisé sa structure, le bureau prend des décisions collégiales. Il s'interroge actuellement sur tout ce qui touche au travail, la production, le rapport avec les artistes, l'industrie culturelle, la production des expositions, les conditions de travail où l'autonomie devient de plus en plus maigre eu égard aux attentes des responsables de la culture qui demandent plus de médiation sans avoir de politique pour l'art contemporain.»
La Suisse donne les moyens d'exister aux structures culturelles, par contre, Massimiliano Baldassarri nous explique que *«la pression économique est très forte, nous vivons dans un pays riche mais la situation des artistes est souvent précaire, mais il n'est pas de bon ton de la mettre en avant. Il y a de la précarité chez nous aussi.»* L'un des points qui fait la particularité de La Station, c'est la présence des ateliers pour les artistes et la contrepartie qu'ils donnent pour les montages qui crée une dynamique. Pour le CAN, le défit est surtout dans les sujet des expositions et la définition des objectifs que ces membres ne cessent de revoir.
C'est le propos du travail que le CAN présente ici avec une équipe constituée également de Marie Villemin et Jean-Baptiste Ganne en invités. *«C'est une réflexion sous différentes formes sur, entre autres, la thématique du travail, le biopolitique, le commun, l'autorité et la collaboration. C'est un atelier critique, ayant pour référence le premier Artist-Run Space de la région, La Cédille qui sourit, l'atelier-boutique ouvert par George Brecht et Robert Filliou à Villefranche-sur-Mer en 1965.»*

CAN (Centre d'Art Neuchâtel)

Neuchâtel - Suisse | Date de création : 1995 | www.can.ch

De la nécessité du petit complot, sous les branches du grand arbre de l'Olivier d'Or et du déjà-vu.
Dans les lueurs du ciel immense, quand les nuages contorsionnent en de multiples spectres des lumières diffractées du carmin aux volubiles violettes, la traversée des étendues faussement désertes. Des profondeurs gallo-romaines et celtes, remontant les vapeurs résiduelles des âmes et corps réformés, un chant harmonique se fit entendre comme l'appel divin de l'art contemporain.
– America! America! America!
Le clairon des avants-gardes — Persée ! — pris dans son feedback perpétuel entre la Furka et le Monte Verità, fit surgir au loin un chevalier blanc galopant sur les eaux gelées d'un lac brumeux.
– Je crois encore en toi… lui dit-il en murmurant. Elle répondit : Le Capital, Jean-Pierre !
Il y a moins à y comprendre, qu'à s'y confondre : Acmé d'un ordre social affirmé au point de rejoindre l'immuabilité des étoiles ! Naturalisation finale du produit culturel, du règne du phallus, logocentré. Après Persée, l'homme est le chef de l'Affaire, (de l'histoire).
Il a définitivement — et exclusivement — le caput. Volontairement empêtré dans ses «ismes», il fonde toutefois son pouvoir et à regret, sur un problème de fente mal saisie (ISTHME). Damnation du regard !
Blême, le chevalier se braqua :
– Blancheur immaculée ! Méduse neutralisée ! Les trompettes conjureront la pétrification.
Immanence d'un mythe dans les analytiques steppes du langage et des ruines mêmes du présent – le devenir fétiche d'un Empire et ceci de Nice à Calcutta et en passant par la sainte Pro-Helvetia.
C'est une aube profane qui se leva devant nous et tels des électrons oscillant de bravoure, nous surgîmes dans l'instant comme dans un effet sans cause.
– C'est abyssal comme trou ! commenta-t-il comme à lui-même.
– Cause toujours… cause toujours… lui disait-elle ! Ici c'est le Gouvernement qui parle, dans l'encre et dans le texte de la grande Histoire et des petits récits héroïques.
Pipeaux intrépides ! Écoutez mieux la voix des druides du grand arbre de l'Olivier d'Or et du déjà-vu, qui se re-citent encore et encore. Du bon usage du trou en ira du bon usage du fétiche, et là seulement, il y aura «événement». *Massimiliano Baldassarri*

Avec les œuvres de : Massimiliano Baldassarri, Jean-Baptiste Ganne, Omar Rodriguez Sanmartin et Marie Villemin.

CLOVIS XV

Bruxelles – Belgique | Date de création : 2014 | clovisxv.tumblr.com

François Boisrond : C'est une bonne idée, la colocation, ce n'est pas pareil que l'idée de communauté ou de groupe (…)
J-M Alberola : Le seul endroit où vous vous retrouvez, c'est dans les conversations ou les lectures, quelque chose d'extra-pictural. Évidemment vous cherchez, chacun, à garder une autonomie. Seul, on n'avance pas aussi vite qu'avec les autres. C'est ce qui amène une capillarité entre vous, mais c'est simplement mental. Vous êtes obligés de garder votre singularité, à moins de travailler sur un tableau commun. Dès que vous faites deux tableaux, il y a déjà deux groupes. C'est une conversation, ce n'est que là-dessus que ça fonctionne. À moins de faire une action politique commune, mais ça vient encore d'une conversation.
Hugo Daniel : (…) La colocation, dont on imagine spontanément qu'il s'agirait plutôt d'un appartement, devient manoir ou château au fur et à mesure que vous décrivez votre projet. Il y a une pièce principale où vous vous rencontrez, et autour les pièces s'ajoutent et créent un réseau envahissant. (…)
Clovis : Oui, c'est l'idée de contamination. La volonté d'implanter un virus.
Didier Semin : Je trouve que de ce point de vue là, votre génération est plus lucide que la nôtre. Le terme colocation n'existait pas, la chose existait, mais elle était toujours pensée en termes de communauté, et ça foirait toujours, évidemment. L'idée de ce travail dans un même lieu et de ces échanges me paraît plus juste que l'idée, qui subsiste chez certains groupes marginaux, de collectifs où l'individu disparait. Et ça, je n'y crois pas, ou je n'y crois plus. Les collectifs qui durent sont toujours en réalité des troupeaux avec un mâle dominant.
C : On est un peu les dépositaires de votre génération et pour la question du groupe on est hanté par tous les spectres des années soixante. **On essayait de définir le point qui réunissait nos pratiques et ce qui nous est venu à l'esprit c'est «qu'est-ce qu'on fait avec les restes ?»**.
DS : Oui, c'est très joli ce que vous dites là, l'idée que vous soyez dépositaires des désillusions de notre génération. Vous pouvez mettre la phrase en tête du manifeste.
C : Comment tenter quelque chose ? Il y a toujours cette peur de rejouer la scène.
DS : On ne fait jamais rien de radicalement nouveau, il y avait tout dans Lascaux. Probablement à Lascaux il y avait des gens qui bossaient ensemble et d'autres qui bossaient de leur côté. (…) Il suffit d'une très légère différence pour que les choses aient leur place. Rien que le fait d'essayer de vous démarquer des utopies communautaires tout en en gardant un certain nombre de vertus, ça peut certainement produire quelque chose de très bien (…).
Anastasia Benay et Julien Saudubray
(Extrait d'une discussion enregistrée en 2013 aux Beaux-Arts de Paris.)

Avec les œuvres de : Anastasia Benay et Julien Saudubray

La Station

Nice | Date de création : 1996
www.lastation.org

Par **Cédric Teisseire**

Tout a commencé par une fête, le 31 décembre 1995, ou plus exactement un peu avant.
Fraîchement diplômés en 1993 à la Villa Arson, il était possible de prolonger le séjour dans ce phalanstère en y obtenant des ateliers dont nous pouvions nous acquitter en travaillant pour le centre d'art.
D'un même élan un peu inconscient, Béatrice Cussol, Ingrid Luche, Marc Chevalier, Pascal Broccolichi et moi-même, avons rejoint quelques aînés déjà en place formant ainsi une équipe aux personnalités hétéroclites. Ce système permettait d'amortir le passage délicat à la vie active en offrant un outil de travail dans un environnement propre à suralimenter notre formation au contact des autres résidents, des artistes sur le montage des expositions et particulièrement auprès du régisseur des lieux, Patrick Aubouin.
Au bout de deux années trépidantes pendant lesquelles les expositions et les rencontres s'enchaînèrent, ici ou à Genève et où nous avons pu mettre en place une pratique d'atelier de nos recherches personnelles, il est apparu nettement que l'expérience que nous étions en train de nous forger influait directement sur la conception de nos positions artistiques et de notre rapport au monde.
En 1995, ce sursis «post-diplôme» tirait à sa fin et tandis que quelques camarades de fortune pensaient à prendre leur envol vers d'autres horizons, Christian Bernard quittait la Villa Arson pour diriger le MAMCO à Genève, certaines galeries mettaient la clé sous la porte ou d'autres, telles que Art:Concept, Air de Paris déménageaient à Paris… Un silence brutal s'abattit sur la vie artistique niçoise.
À force de passer et repasser boulevard Gambetta devant cette station-service des années 60 abandonnée, en moto, à pied, en bus, nous nous sommes décidés à aller y jeter un coup d'œil, histoire de voir à quoi ressemblait l'intérieur.
L'idée de se servir de ce lieu pour y faire des expositions, des ateliers surgissait de plus en plus fréquemment dans nos discussions quand nous tentions, en fin de soirée, d'évoquer les développements hypothétiques de nos projets artistiques.
Propriétaire identifié – le CHU de Nice –, des dizaines de coups de téléphone passés pour parler au bon responsable, rendez-vous fût pris pendant l'été, la directrice nous écouta attentivement et accepta de nous laisser utiliser le lieu jusqu'à sa démolition prévue six mois plus tard (le sursis se prolongera finalement trois ans).
L'association créée avec le renfort de Florence Forterre, assistante de galerie, il ne restait plus qu'à inventer le projet *in vivo* tout en l'expérimentant, mettre en place cette utopie de solidarité opérative et fêter dignement l'arrivée de l'année 1996 dans ce tout nouveau lieu.

Avec les œuvres de : Aurélien Cornut-Gentille, Jean-Baptiste Ganne, Alexandra Guillot, Ludovic Lignon, Paul Lebras, Jean-Charles Michelet, Florian Pugnaire, David Raffini, Vivien Roubaud, Emmanuelle Negre, Cédric Teisseire et Justin Sanchez.

D.A.C (Dolceacqua Arte Contemporanea)

Dolceacqua – Italie | Date de création : 2015 | dolceacquaartecontemporanea.wordpress.com

HISTOIRE. En tant qu'artiste j'ai toujours été motivé par l'idée de partager des pensées et des idées sur l'art avec un large public – cette motivation était sous-jacente à mon propre travail ainsi qu'à mes activités dans le domaine de l'art. Pour moi l'art et le fait de créer des œuvres a toujours signifié partager et communiquer, débattre et discuter – pas seulement sur l'art – à propos des événements contemporains (et historiques) et des ramifications en général de la vie aux niveaux politique, sociologique, philosophique et intellectuel. DIALOGUE. Mon professeur à l'académie de Munich, professeur Günter Fruhtrunk, un antifasciste ardent et un débatteur enflammé, soutenait ma vision de 'ce qu'est l'art' et des responsabilités que cela impliquait. Après sa mort au cours de mon troisième semestre à l'école d'art, j'ai décidé de déménager à Berlin, où j'ai tout de suite ouvert mon premier espace d'art : Realitaetenbuero Berlin, qui a accueilli quatre expositions et deux performances sur une durée de deux ans. EXPÉRIENCE. J'ai déménagé à New York en 1985. Dix ans plus tard, lassé de la commercialisation grandissante de l'art à New York, j'étais de nouveau prêt – je suis devenu le directeur artistique de la galerie Petra Bungert, qui a commencé à exposer des artistes internationaux travaillant dans le domaine de l'art abstrait. Au bout de trois ans la galerie a fermé et j'ai commencé à partager mon temps entre New York et Bruxelles. À Bruxelles je suis devenu le co-fondateur et le directeur artistique (direction Petra Bungert) de CCNOA (Center for Contemporary non-Objective Art), le premier et le seul espace artistique au monde à s'intéresser spécifiquement à l'art contemporain réductif et aux installations in situ. Dans le cadre de ma fonction de directeur artistique j'ai commissarié des expositions hors les murs aux États-Unis, en Europe, en Nouvelle-Zélande et en Australie. En plus de son intérêt passionné pour l'art réductif CCNOA s'est toujours beaucoup préoccupé de sa responsabilité envers un public plus large que le public habituel des lieux artistiques, avec le but de faire connaître et expérimenter de première main les multiples facettes de l'art réductif. RESPONSABILITE. Cependant tout ceci a pris fin brusquement en 2010 suite à la décision assez obscure d'administrateurs des autorités artistiques flamandes. EDUCATION. En 2013 j'ai trouvé un nouvel atelier dans les collines près de Ventimiglia/Dolceacqua et j'ai décidé très vite de créer un nouvel espace pour y continuer ces activités. Dans ce lieu unique j'ai l'intention de présenter et de rendre hommage à des artistes de tous âges aux préoccupations similaires, afin de partager leurs pratiques artistiques avec un public intéressé dans la région et à l'étranger, ainsi qu'avec moi-même. PASSION. *Tilman. Traduction : Claire Bernstein*

Avec les œuvres de : Tilman et Colombe Marcasiano



D.A.C., construction en cours sur la grande terrasse (Tilman et Colombe Marcasiano)

FONDATION RENÉ D'AZUR

Nice | Date de création : 1992 | www.documentsdartistes.org/caty/rene/fondation-expo.html

L'été 1992 nous a amené à faire une importante découverte dans le nord du Brésil, dans l'état de l'Amapà plus exactement, sur le Monte do Azul et pour être tout à fait exact, à Casazul. Là, loin de toutes les commémorations du moment, les habitants de cet hameau amazonien s'apprêtaient à fêter trois mois plus tard leur Jour de l'An. Une fête exceptionnelle puisqu'il s'agissait de célébrer pour la première fois de notre Histoire leur premier demi-millénaire. Une fête bien dérisoire aussi face à l'effervescence mondiale due à la commémoration d'une autre découverte primordiale, celle de l'Amérique le 12 octobre 1492. L'agitation locale gravitait autour d'un obscur objet de culte, La Relique, un sombre morceau de tissus de 50 x 50 cm qui nous éclaira sur l'existence de René d'Azur, et par là, sur la présence d'un trou noir, d'une absence grave dans l'histoire de l'humanité.
Cette dépouille inconnue nous conduisit à la reconnaissance de ce héros de la Renaissance né cinq siècles plus tôt, héraut de la résistance, aventurier avant-gardiste d'avant les avant-gardes, disciple dissipé de Leonardo da Vinci, inventeur invétéré passé au travers des mailles de l'Histoire aux aventures émaillées d'histoires.
Le 12 octobre 1992 à 1heure du matin heure locale, nous ramenant du "Sommet de la Terre" de Rio de Janeiro vers l'Europe, la Fondation René d'Azur fut fondée dans la foulée, au pied levé et sur le champ avec pour interminable mission de retracer l'existence de René d'Azur et de sa longue dynastie à travers les siècles des siècles, sur la terre comme aux cieux, au travers d'actions, environnements, objets et images infinis, multiples et variés à l'image de cette existence.
Malheureusement la Fondation René d'Azur travaillant sans relâche s'est heurtée les premières années (1992-1996) à des conditions géographiques difficiles. Le climat de cet enfer vert reconnu pour son taux extrême d'humidité, ses insectes et autres pourritures a détruit ou endommagé bon nombre de ses découvertes. Une grande partie des diverses traces sauvées et rapatriées en Europe ont partiellement ou totalement disparu dans l'incendie ayant affecté en janvier 1997 le dépôt de la Fondation René d'Azur et nous déplorons plus récemment de nouvelles calamités qui ont aggravé leur état (@). Nous n'avons de cesse très patiemment de les restaurer dans la mesure du possible ou de les recycler dans les mêmes mesures.
La Fondation René d'Azur et ses nombreux informateurs, observateurs, envoyés spéciaux, agents, correspondants et autres chercheurs à travers le monde est présidée en France, en Europe et aux environs, actuellement et partiellement, par Gilbert Caty. L'un de ses principaux centres de dépôt et de repos se trouve à ce jour et jusqu'à nouvel ordre à Nice, France, Europe et environs (@).
(@) mais ça c'est une autre histoire.
Gilbert Caty

Avec les œuvres de : Gilbert Caty et Verana Costa

IN EXTENSO

Clermont-Ferrand | Date de création : 2002 | http://www.inextenso-asso.com

De l'origine d'In extenso, aucun évènement particulier ni aucune idée fusant à la fin d'une soirée marquante ne me revient à l'esprit. Au contraire, c'est dans le temps d'une amitié forte que s'est cristallisée la création et la vie d'une association, aujourd'hui émancipée de ses fondateurs.
Ma rencontre avec Sébastien Maloberti date de 1996/97 à l'école d'art de Clermont-Ferrand L'intérêt pour nos travaux respectifs, des points de vue communs, et un investissement total dans l'art ont surement présidé à l'envie de faire des choses ensemble. La première fut d'ailleurs de monter un groupe de musique. L'expérience embarquait d'autres protagonistes, et si elle ne devait pas durer plus de deux ou trois ans, le goût pour le travail en équipe et les projets collectifs est resté.
À la fin des années 90, Clermont-Ferrand ne débordait pas de propositions en art contemporain. Seuls le Frac et le centre d'art du Creux de l'enfer meublaient le paysage, ainsi qu'un modeste festival… Pas de quoi nourrir l'appétit des étudiants que nous étions encore. Nous décidions donc de monter nous-mêmes les projets qui manquaient à cette ville ! Notre ambition était d'occuper le terrain, d'y inviter d'autres artistes, et de créer des échanges. Le champ des possibles était vaste et l'horizon dégagé, artistiquement et politiquement. Avec la création de l'agglomération clermontoise, le contexte conjoncturel offrait de nouvelles perspectives et c'était pour nous l'occasion d'une rencontre déterminante, autant professionnelle qu'humaine, avec Robi Rhebergen qui occupait le premier siège de directeur culturel.
Cependant, aucun feu d'artifice n'inaugurait la création de l'association, et je ne me souviens plus qui a ouvert le dictionnaire à la manière Dada, un soir de février 2002, pour y pointer du doigt le nom d'in extenso. Au moins, cela lançait prosaïquement l'aventure.
Quelques semaines après, **nous organisions notre première exposition dans un lieu associatif qui «empruntait» le réseau électrique du Monoprix d'en face**. À la faveur d'une installation inchangée, un même compteur distribuait ses câbles de part et d'autre de la rue et l'enseigne réglait les factures sans se douter de rien… Un peu plus tard, toutefois, et après bien d'autres évènements, le singulier fondateur de la galerie Garde à vue disparaissait discrètement laissant quelques lettres d'huissiers s'entasser derrière la vitrine. Anecdote d'une ville moyenne.
De notre côté, nous entamions, là, les premiers pas d'une route où nous répétions souvent l'équation d'une même formule, à savoir, faire beaucoup avec peu et transformer des contraintes en identité ; un ADN dont nous finîmes par nous réclamer avec le temps. Les cinq premières années de la vie d'In extenso démarraient dans un nomadisme revendiqué, faisant l'expérience du territoire et des collaborations…
Marc Geneix

Avec les œuvres de : Marc Geneix et Émilie Perotto

LA BF15

Lyon | Date de création : 1995 | labf15.org

Le baptême de la BF15 s'est fait en 1995 dans une salle de restaurant enfumée, par un groupe amical de convives, occupés à manger des frites très quelconques.
Le mot fut lancé, comme le projet lui-même l'avait été avec la désinvolture des copains qui agissent sans réfléchir au pourquoi ni au comment. Juste par désir.
Ce projet-là a surgi du seul principe de plaisir : l'envie de montrer ce qui ne se montrait pas (dont nombre de travaux d'amis artistes), et le désir de ne plus se contenter de l'activité critique (pour moi) ou de l'accompagnement (pour mes associés graphistes). Il s'agissait aussi d'affirmer quelque chose qui engage l'exercice du goût et la responsabilité citoyenne, dans une voie entre les musées et les galeries. La passion partagée, dans un cercle agrandi, pour ce type d'activité de diffusion dont l'exposition est la forme la plus visible, a permis de maintenir ce projet dans la durée. *Claire Peillod, co-fondatrice de La BF15, 2003*
La BF15 est une pomme de terre de création récente, contemporaine, donc, que certains cuisiniers considèrent comme la meilleure des pommes de terre, car elle se prête à de multiples accommodements : frite, purée, gratin, vapeur… **L'espace s'y définit comme un objet «à tout faire»**, une espèce de couteau suisse dont les facettes se façonnent et s'aiguisent au fur et à mesure des expositions. En adéquation au lieu et à son environnement, chaque projet est original et singulier, néanmoins un fil rouge se dégage à travers les artistes dans leur rapport et leur acuité au monde, mais aussi dans l'attention et la relation des œuvres à l'espace et au public. *Perrine Lacroix, directrice de la BF15 depuis 2004*

Avec les œuvres de : Perrine Lacroix et Loïc Blairon

LE BON ACCUEIL

RENNES | Date de création : 1998 | bon-accueil.org

Le Bon Accueil (SEPA : Site Expérimental de Pratiques Artistiques) a vu le jour au même moment que d'autres lieux créés par des artistes plasticiens vers la fin des années 90, dans un contexte où pour de jeunes artistes, il n'existait quasiment pas, si ce n'est pas du tout, d'espace pouvant permettre de développer leur pratique, expérimenter. Mais pour qui aussi, tout simplement, entre les institutions et les galeries de ventes, il n'existait de lieu pour exposer et sociabiliser professionnellement.
Le Bon Accueil c'est, entre autres, le nom d'un ancien bar, qui fut restauré et réaménagé par les fondateurs de l'association pour devenir un lieu dédié aux artistes. Un bar sis dans une zone géographique particulière, une friche verte sous forme de prairie en déshérence, hors du temps, et au devenir incertain. **C'est dans cette zone interlope, qu'au cours de presque deux décennies, expérimentations, tentatives, échecs et réussites ont forgé un esprit d'indépendance**.
Aujourd'hui, Le Bon Accueil est un lieu d'exposition qui a orienté depuis huit années sa programmation artistique vers le son. Y est proposé au public le travail d'artistes français et étrangers faisant usage de la dimension sonore dans leurs œuvres tous médiums confondus. Il s'agit également et surtout de proposer des œuvres, faisant sens, véhiculant une pensée, une ligne artistique personnelle. En contrepoint, en tant qu'organisation faisant des choix artistiques, il s'agit de développer également une pensée, une réflexion sur les modalités d'expositions d'œuvres sonores, de créer des filiations entre artistes au fur et à mesure des années.
Le Bon Accueil reste également et plus que jamais, un lieu veillant à ce que le travail d'artiste soit reconnu en tant que tel. Ce qui très simplement et il faut le rappeler, consiste à offrir des conditions d'accueil professionnelles : rémunérations ouvrant à cotisations (quelle que soit la qualité des prestations sociales), conditions de travail et d'accueil nous l'espérons décentes. Une position qui peut se résumer par l'idée d'être une structure qui ne soutient pas les artistes, mais travaille avec les artistes et pour tous les publics. *Damien Simon*

Avec les œuvres de : Aleks Kolkowski, avec l'aide de Clarice Calvo-Pinsolle, Anja Fuchs et Marie Limoujoux. Sur une proposition de Pascal Broccolichi



L'ENTREPRISE CULTURELLE, vue du montage

L'ENTREPRISE CULTURELLE

PARIS | Date de création : 2003 | www.entrepriseculturelle.org

L'Entreprise culturelle est une association créée à l'initiative d'un groupe d'amis, artistes, auteurs de bande-dessinée, universitaires qui déploraient le manque de lieux de création à la capitale. En 2003, Fayçal Baghriche, Laure Courret, Romain Flizot, Emily King, Florent Ruppert repèrent dans le X^e^ arrondissement une sous-station EDF fermée depuis plusieurs années. Le 04 octobre 2003, le soir de La Nuit Blanche, ils investissent le lieu. Le local est caché dans une impasse fermée par une porte cochère. 350 mètres carrés sur deux niveaux, le bâtiment est en excellent état (avec deux douches, deux sanitaires, une cuisine, trois grandes salles, deux tables de ping-pong). EDF avait apparemment transformé l'ancienne sous-station en gymnase pour son comité d'entreprise. Le bail emphytéotique auprès de la mairie devait avoir pris fin récemment, peut-être à l'an 2000. Le lieu semble être oublié des autorités publiques. À l'intérieur, il suffit de tourner le robinet pour avoir l'eau, de pousser le bouton du disjoncteur pour que les lumières s'allument. C'est improbable, incroyable, magique. Les visiteurs décident d'investir l'espace pour en faire leur lieu de travail avec pour règle essentielle : la discrétion. Donc pas d'accueil de public, pas de soirées, et aucune communication sur le lieu. Le projet doit rester confidentiel. Une salle est dédiée aux artistes de province et de l'étranger qui ne bénéficient pas du réseau parisien. Un programme de résidences courtes particulièrement adapté aux phases de finalisation de projet est créé. Les lieux de diffusion qui fonctionnent avec un budget limité sollicitent L'Entreprise culturelle pour offrir un espace de travail aux artistes qu'ils invitent. Ces derniers le conseillant à leurs amis, développent rapidement un réseau international autour de l'entreprise culturelle. **Le projet s'est élargi à différentes disciplines : cinéma, commissariat d'expositions, danse**. Dix ans plus tard, en 2014, la Ville de Paris offre son soutien officiel à l'association. Depuis la création de L'Entreprise culturelle, plus de 150 artistes y ont travaillé. *Fayçal Baghriche*

Avec les œuvres de : David Ancelin, Fayçal Baghriche, Julien Bouillon, Matthieu Clainchard, Jagna Ciuchta et Éric Stéphany.



LE WONDER, vue du montage

L'ESPACE D'EN BAS

Paris | Date de création : 2010 | www.espacedenbas.com

Une épicerie de quartier en activité où s'imbriquent de l'arrière-boutique à la devanture, moniteurs, platines, boîtes de conserve et tables de mixage : +/- l'épicerie (1998-2004). Des lieux dans les lieux, in et out, en attente de nouveaux locataires en quête d'imaginaire, pratique de la proxémie, passeur et sampleur de situation. Un atelier d'artiste avec en toute connivence une table de négociation donnant-donnant (2005-2007) où l'hôte et les invités s'échangent des manières d'échanger et des parts de soi : œuvres, objets ou encore services et savoir-faire.
L'Espace d'en bas depuis 2010, petit cube derrière vitrine : dix-huit mètres carrés, aussi haute que large. Au premier étage, Warmgrey, une agence de création graphique, éditions, typographie, scénographie. La boutique est sur deux niveaux, les bureaux étant au premier, le rez-de-chaussée devient la galerie. L'évidence du nom arrive rapidement, la description deviendra l'appellation : L'Espace d'en bas.
Attractions, échanges, monstrations, productions. **Structure non-profil**. Continuité de protocole instaurée. Activisme et collectif. Forme en devenir ou définitive. Arts plastiques, littérature, poésie, musiques, cacahuètes et vin blanc. Liaisons, déliaisons, en liaisons.
Domicilié au 2 rue bleue, anciennement rue de l'Enfer face à la rue de Paradis, Paris. *Jean-Louis Chapuis*

Avec les œuvres de : Stephane Broc, Jean-Louis Chapuis, Vincent Epplay, Pierre Escot, Marion Orel.

LE WONDER

St-Ouen | Date de création : 2013 | www.lewonder.com/

Par une de ses journées parisiennes à la chaleur étouffante, nous nous aventurons pour la première fois dans ce large complexe d'usine de piles abandonnées qui devrait plus tard servir de refuge à pas moins d'une centaine d'âmes en peine, toutes à la recherche de la même chose, un lieu pour pouvoir travailler sans se soucier de l'heure qu'il est, des voisins et surtout des loyers exorbitants. Tandis que le grand soleil se rapprochait, toujours battant, emplissant presque le ciel, l'épaisse végétation qui longeait les falaises de grès pénétrait maintenant les fenêtres absentes des immeubles de béton. Telle une immense lésion purulente, la jungle avait repris le dessus dans un effroyable combat entre construction humaine et destruction naturelle. D'étroites allées, changées en tunnels de lumière verte par des voûtes végétales, s'écartaient en sinuant des grandes lagunes, encadrées d'un simple rempart fragile qui les séparaient de l'espace des anciennes banlieues. Le temps avait tout recouvert, s'agglomérant en de gigantesques bancs contre les complexes des anciennes chaines de montage, suite d'immeubles en arc de cercle, où celui-ci se déversait à travers une arcade engloutie tel le contenu fétide de quelque moderne Cloaca Maxima. La vue impressionnante sur le complexe nous rappelait l'ambivalence de nos sentiments que l'on éprouvait à l'égard de ce paysage de béton : une partie de sa séduction venait du fait que ce n'était pas un environnement construit pour l'homme, mais pour son absence. La lugubre complexité de ses intérieurs suscitaient une nouvelle conscience de l'insipidité et du monotone dans l'art. La friche était devenue un terrain d'aventure, découvrir ces lieux leur amenait beaucoup trop de plaisir, des lieux où tout était possible car tout restait à faire, à refaire. Où chaque espace abandonné détenait une possibilité créative ou de création, d'espace de création ou de rêves. Les antagonistes sous-jacents entre occupants étaient remarquablement vifs, atténués seulement en partie par le ton urbain qui était de mise dans l'immeuble et par le besoin évident de faire de l'ensemble du projet, une réussite. Le délabrement de la tour constituait un modèle du monde vers lequel les entrainait l'avenir : un paysage au-delà de la technologie, où chaque chose tombait en ruine, ou de façon plus ambiguë, participait à des combinaisons inattendues et pourtant plus riches de sens... Je réfléchis sur ce point... Et parfois, il me semble difficile de ne pas croire que nous ne vivions dans un futur qui était déjà arrivé et qui, peu à peu, a fini par épuiser toutes ses possibilités à la manière des nouveaux monuments de Passaic...

Avec les œuvres de : Guillaume Gouerou, Maxime Fourcade, Simon Nicolas, Nelson Pernisco, Basile Peyrade

Souvenirs, souvenirs

Le Bon Accueil de Rennes a invité Aleks Kolkowski sur une proposition de Pascal Broccolichi, un des fondateurs de La Station.

Par (& traduction) **Anne-Sophie Lecharme.**

Aleks est musicien, compositeur, chercheur, il travaille sur les sons et s'intéresse particulièrement aux premières techniques d'enregistrement. «*J'aime regarder le présent avec les technologies du passé. Je ne suis pas vraiment dans le milieu des beaux-arts, je fais des performances mais mon travail est une sorte de niche, je ne me définis pas comme un artiste du son.*»
C'est lors d'une conversation avec Damien Simon pendant l'exposition qu'il organisait, *The Ghost in the Machine*, à Saint-Brieuc que le sujet des cartes postales sonores a été abordé. Aleks Kolkowski a reçu en cadeau il y a une dizaine d'années un appareil fabriqué en Allemagne de l'Ouest de 1957, une Cartavox. On lui a dit qu'elle servait à enregistrer sur les cartes. Or, la même année, à Juan-les-Pins, Roger Van Roy a inventé un revêtement spécial, une sorte de vernis, sur lequel on peut faire des enregistrements et a créé des appareils enregistreurs. L'un d'entre eux fût installé au Musée Océanographie de Monaco en 1958, les touristes pouvaient enregistrer un message et l'envoyer par la poste. Deux personnes avaient travaillé sur le même projet, en même temps, dans deux endroits différents.
Le *Cartavox Project* qui est présenté ici semble être un travail solitaire mais ce n'est pas le cas. Alex Kolkowski se promène dans Nice et ses alentours, pas seulement dans des lieux touristiques, à la recherche de sons, d'ambiances (une usine à béton ou la promenade du Paillon) ou de personnes à interviewer parmi eux le directeur du Musée de la Carte Postale d'Antibes. Il cherche également des images, avec la collaboration de son épouse Anja Fuchs. «*Je vais choisir dans les photographies que nous avons prises. J'y graverai ensuite les sons collectés. Je vais en faire autant que possible. Je vais aussi essayer de créer plusieurs pistes de lectures avec des morceaux cachés. J'essaie de faire les choses un peu différemment. Je vais y ajouter un peu de sel, en juxtaposant des choses qui n'ont pas forcément de rapport entre elles. Bien entendu, les événements du 14 juillet auront leur place dans ce travail. On ne peut pas les occulter mais comment illustrer une chose pareille sur une carte postale sonore? Je vais voir à quel point je peux pousser les limites.*»

LIEU COMMUN (ex ALaPlage) & ZEBRA3 BUY SELLF

Toulouse | Date de création : 2007
www.lieu-commun.fr

Bordeaux | Date de création : 1993
www.zebra3.org

Perdus dans leurs petites villes provinciales, dépités par l'échec de la vague grunge des nineties, quelques ex-étudiants en art décident d'adapter les modèles canadiens et anglais de l'Artist-Run Space aux réalités féodales de la Ve république ! Bon courage ! Invention, innovation et abnégation deviennent vite leur mantra. Sur le papier, c'est assez simple : trouver les mètres carrés, pas chers, nécessaires à l'épanouissement artistique dans des villes au passé industrieux relatif ; trouver un nom qui claque, dans la foulée (ou parfois avant) dessiner un logo boiteux ; réserver une url pas trop compliquée et après quelques travaux et le montage d'une exposition sans budget, envoyer des lettres tous azimuts aux personnes dont les noms figurent dans les quelques revues d'art qui comptent. Voilà le scénario classique de la création d'un Artist-Run Space en France au milieu des nineties. Pour Zébra3 à Bordeaux en 1993 l'histoire a été sensiblement fidèle à cette bible, hormis le fait qu'ici le cheval de bataille de la structure est un catalogue de vente par correspondance d'œuvres d'art intitulé Buy-Sellf. Objet éditorial original et frondeur qui en plus de titiller le marché et ses certitudes fait la promotion d'une génération d'artistes émergente qui associe avec jubilation la high & low culture. C'est d'ailleurs avec l'arrivée de ce livre dans la boîte aux lettres d'ALaPlage en 1997 à Toulouse, et la découverte du premier catalogue de La Station, association niçoise créée un an plus tôt, que commence à se dessiner cette ligne ouest / est bien calé au sud de la France. Revenons à Toulouse où quelques anciens étudiants des Beaux-Arts s'ennuient ferme dans une ville ou l'art passe bien après l'Occitanie, le rugby, les musiques festives et les arts de la rue. **Dans ce contexte, il y avait tout à inventer !** Ainsi est né un premier espace d'exposition alternatif dans une ancienne boutique de fleuriste, l'enseigne rutilante attire le chaland et les vernissages Rock 'n Roll les achèvent ! Il faudra attendre une exposition de Ben chez Gève Tissier à Colomiers pour qu'ALaPlage rencontre La Station et que son catalyseur, Cédric Teisseire, enlève une de ses membres pour que les liens se tissent définitivement du côté de Nice. Entre Toulouse et Bordeaux la proximité aide et rapidement les échanges deviennent fréquents ! L'envie d'en découdre, des kilomètres et des sorties de route à Sète ou ailleurs ont permis de consolider définitivement ces collaborations au début sans mail aujourd'hui avec des échanges incessants.
Rares sont en France les lieux alternatifs qui 20 ans plus tard sont encore en vie et ont gardé leurs membres fondateurs comme acteurs principaux. C'est peut-être ce point commun et une proximité sudiste qui font qu'entre ALaPlage, Zébra3 et La Station souffle un nouveau vent : le South Spirit !
Manuel Pomar

Avec les œuvres de : Stéphane Arcas, Damien Aspe, Jean Denant, Pierre Clément, Anne Colomes, Estelle Deschamp, Nicolas Daubanes, Antoine Dorotte, Rémy Groussin, Alexandra Guillot, Cyril Hatt, Jérémy Lacombe, Camille Lavaud, Laurent Le Deunff, Nicolas Milhé, Anita Molinéro, Julien Nedelec, Laurent Perbos, Marianne Plo, Guillaume Poulain, Frédéric Pradeau, Florian Pugnaire, Sylvie Reno, Stéphane Steiner, Cédric Teisseire, Béatrice Utrilla / BGL : Jasmin Bilodeau, Sébastien Giguère, Nicolas Laverdière / Clédat & Petitpierre : Yuan Clédat, Coco Petitpierre / Hippolyte Hentgen : Gaëlle Hippolyte, Lina Hentgen / Implémentation : Julien Alins, Alexandre Atenza, Laura Freeth / ILEMERFROID : Boris Geoffroy, Hugo Lemaire, Antony Lille / WeAreThePainters : Aurélien Porte, Nicolas Beaumelle / Winshluss : Vincent Paronnaud



LIEU COMMUN & ZEBRA3/BUY SELLF, en cours d'accrochage, galerie Carrée

Parti de rien

Nous sommes tombés sur la Fondation René d'Azur, par hasard, au détour d'une soirée d'anniversaire. Projet fantasque aux solides bases mythologiques, ses aventures ne sont jamais mieux racontées que par Gilbert Caty, son Bien Aimé Président et Verana Costa, sa (P)résidente, nous leur laissons donc la parole.

Propos recueillis auprès de **Gilbert Caty et Verana Costa** par **Anne-Sophie Lecharme**

Comment est née la Fondation René d'Azur ?
Gilbert Caty : Un soir d'été en 1992, le personnage de René d'Azur m'est apparu dans une guinguette, deux jours après, j'ai créé la Fondation. A l'époque, il s'agissait d'un projet littéraire. Je me préparais pour un long séjour loin du monde, en Amazonie et je lisais beaucoup de revues littéraires et scientifiques. J'avais lu un article décrivant ce qui était le début d'internet, c'était encore un outil militaire. J'étais fasciné par l'idée de l'hyperlien. J'ai choisi arbitrairement un symbole pour dire «ceci est une autre histoire qui vous sera contée ailleurs», j'aimais la forme ronde du @, j'ai donc choisi de l'écrire «(@)».
Verana Costa : j'ai été la première résidente officielle, j'ai essayé de lui piquer la présidence, d'où mon titre de (P) résidente. C'était un jeu, il a gagné. Caty gagne toujours.

Quels sont vos rapports avec La Station ?
VC : Nous avons été invités à participer à *RUN RUN RUN* par Marc Chevalier, l'un des fondateurs de La Station. Nous avons beaucoup collaboré avec lui au cours de ces dernières années.
GC : Quand je suis rentré en France en 1997, La Station avait quelques mois, je me suis naturellement rapproché de l'association, même si je n'en ai jamais fait partie, je suis un électron qui gravite autour, je me sens très proche d'eux. J'adore le groupe et la dynamique de groupe. L'avenir de l'art, c'est le collectif. Au début de l'année, il était question que j'aie un bureau à La Station, j'ai eu malheureusement des problèmes à gérer, j'espère que ce n'est que partie remise.

Quel est votre projet pour cette exposition ?
GC : Nous voulions montrer les archives disséminées de la Fondation. Il faut dire qu'elles n'ont eu de cesse de voyager, en Amérique latine ou en Europe. Elles ont subi pas mal de mésaventures. Dernièrement elles étaient stockées dans plusieurs endroits dans le Var. Mais j'ai eu un grave accident de la route pendant que nous les rassemblions pour l'exposition et on peut dire que notre projet en a été modifié !
VC : La vie de la Fondation est intimement liée à celle de ses membres, leurs aventures et mésaventures. Elle a longtemps été domiciliée chez Gilbert, à Nice, maintenant elle crée des événements ponctuels, en Corse notamment, là où le vent nous porte. L'accident est un événement incontournable, la Fondation va le transformer en une nouvelle aventure, cela va produire de nouvelles œuvres. Par exemple, nous avons récupéré le jean que Gilbert portait ce jour là, découpé par les pompiers.
GC : Ça va faire une belle toile... (@)

LM

Paris | Date de création : 2016 | www.ingridluche.com | nicolasmuller.wordpress.com

LM nait de la rencontre du travail d'Ingrid Luche et de celui de Nicolas H. Muller.
Avec l'œuvre «Maquette pour une robe à partir de l'œuvre Sternhimmeltuch (1968) de Sigmar Polke, paraphée I. Luche», 2015, Luche reproduit à l'échelle un l'œuvre Sternhimmeltuch de Sigmar Polke qui représente une carte du ciel à l'intérieur de laquelle il a tracé son nom.
Sur la maquette ici en deux parties, elle paraphe à son tour son nom entre les étoiles, le superposant à celui de Polke.
La sculpture de Nicolas H. Muller, «Fier de lui-même, le petit rose regardait au loin pendant que le blobfish et la poutre s'adonnaient à d'intimes relations», 2015, emprunte le croquis de l'œuvre à un dessin de Hokusai (Monster Fish on Roof). Les matériaux de construction trouvés alors mettent en relief les traits du dessin et en présentent une traduction.
«Nos œuvres respectives dialoguent dans leurs conceptions et dans leurs fabrications ; particulièrement nous cherchons un dialogue aux convocations artistiques ou historiques qu'elles développent.»
Lors de l'ascension du Stromboli, Giovanni Anselmo a une révélation en observant son ombre invisible du fait de la position du soleil : Mon ombre projetée vers l'infini au sommet du Stromboli au lever du soleil, le 16 août 1965. Son travail trouve son orientation dans ce moment et il remet en question son œuvre antérieure.
Lors de l'ascension du Stromboli le 4 août 2016, LM s'interroge sur la dimension mystique de cette excursion et de la relation romantique de l'artiste à la nature puissante. Cependant LM n'y rencontre pas son ombre mais marche sur celles des autres trekkers et de son guide.
Nous nous tournons vers d'autres artistes pour vérifier notre démarche.
Ingrid Luche & Nicolas H. Muller

Avec les œuvres de : Ingrid Luche et Nicolas H. Muller



LM, wall-painting en cours de réalisation



MACUMBA NIGHT CLUB EDITIONS, David Ancelin, atelier sérigraphie

MACUMBA NIGHT CLUB ÉDITIONS

Nice | Date de création : 2011 | davidancelin.free.fr

Macumba night club éditions est une invitation de l'artiste David Ancelin faite à d'autres artistes de réaliser en collaboration avec chacun d'eux, une édition en sérigraphie. Ce projet est né à Nice en juin 2011 lors d'une première présentation dans l'atelier de David Ancelin. Ce lieu, également nommé Macumba night club, fut aménagé en espace d'exposition aux murs peints en noir et blanc. Il y fut présenté des expositions personnelles et collectives de 2010 à 2012.
Le terme Macumba désigne tout autant une forme de pratique vaudou entre magie noire et magie blanche qu'une boîte de nuit du même nom apparue dans les années 70 dans l'est de la France.
Aucune directive n'est donnée concernant cette invitation si ce n'est de respecter un format maximum de 50/70 cm pour des facilités de transport. A chaque présentation, l'exposition accueille de nouveaux artistes et donc, de nouvelles éditions. Au fur et à mesure du parcours, l'ensemble s'agrandit constituant un panel hétéroclite et international. Le principe du multiple est ici exploité dans une pluralité de sens : multiplication des éditions, des artistes, des lieux d'exposition, des cultures... Ces invitations se font au gré des rencontres lors de la présentation de chaque exposition. Au fur et à mesure se construit une collection itinérante et évolutive.

Avec les œuvres de : David Ancelin, Assume Vivid Astro Focus, Christophe Cuzin, Fayçal Baghriche, Gabriel Jones, Guillaume Pinard, Ida Tursic & Wilfried Mille, Jacques Julien, Jarbas Lopes, Jeanne Susplugas, Julien Bouillon, Kapwani Kiwanga, Morgane Tschiember, Opavivara, Philippe Mayaux, Philippe Ramette, Romain Dumesnil et Xavier Theunis.

L'Esprit du Sud

Lieu Commun, Zebra3 et La Station se connaissent depuis longtemps. Dans «connaître», il y a travailler, imaginer, faire, échanger, produire, diffuser. Leur création, tous trois autour de 1995, marque une connivence dans le temps et dans les préoccupations de l'époque (pas particulièrement bouleversées depuis), des questionnements identiques et une même façon d'appréhender le travail artistique et sa diffusion. En tous les cas une franche résonance.

Par **Christine Parasote**

Pour Manuel Pomar, engagé à la fois dans Lieu Commun et Zebra3, la proposition de La Station tombe à pic. Le nomadisme, le voyage, la précarité sont des notions qu'ils travaillent depuis longtemps et *Run Run Run* leur permet de concrétiser de nombreuses idées. Pour cette exposition, ils sont 30 artistes, invités par les deux lieux et venus de partout, à occuper la Galerie Carrée de la Villa Arson autour du nomadisme et du campement, essentiellement à partir d'œuvres déjà existantes. Bien qu'ils soient sédentaires pour la plupart, gérant des lieux et leur production artistique (et leur vie personnelle sans doute !), ils sont toujours dans le mouvement : *«Soit on reçoit chez nous des artistes qui viennent d'ailleurs, soit on se déplace vers d'autres ailleurs»*, explique Manuel Pomar.
Et la route tracée par Lieu Commun et Zebra3/Buy Sellf porte un nom, *South Spirit*, une ligne Bordeaux-Toulouse-Nice, villes d'implantation de chacun des *Artist-Run Spaces* : *«Nous sommes les Toulousains et Bordelais qui vont vers Nice, vers l'est. Chacun son Far West !»*.
La pièce maîtresse de leur installation est un camping-car : *«Un engin américain, rare en Europe paraît-il. Il a une certaine gueule, quelque chose de dépassé et désuet. Sa présence seule amène de multiples imaginaires avec des références vers la littérature, le cinéma. On a réfléchi à cette exposition comme à un paysage, un désert.»* Une accumulation d'*«imaginaires ultra-romancés»*, de *«romantisme héroïque»* : *«On a construit une image, un camp de romanichels. J'espère que les artistes sont encore des saltimbanques !»*.
Sur le projet de l'exposition *Run Run Run*, Manuel Pomar est enthousiaste et prolixe : *«L'invitation faite par La Station pour Run Run Run permet de voir plusieurs générations d'Artist-Run Spaces. Pour les collectifs qui ont 20 ans comme Lieu Commun, La Station ou Zebra3, ce qui importait c'était d'avoir un lieu de travail et d'exposition, un peu sur le modèle de nos aînés. Aujourd'hui, j'ai l'impression que les lieux se montent comme des coopératives en terme d'outils et de savoir-faire. Il y a un écho avec l'ère numérique et des idées de «creative commons». Ça existait à notre époque, mais c'est formulé aujourd'hui de façon différente et dans la façon de travailler, ça se ressent aussi. Mais vues la fragilité de la culture en général et la façon dont le politique aborde la culture — par l'industrie culturelle —, les lieux comme nous ont tout intérêt à se renforcer en passant à la vitesse supérieure en terme de circulation, d'échanges. C'est pour ça qu'il y a de plus en plus de réseaux à différentes échelles qui se montent, d'abord parce qu'on a besoin de partager les expériences et de se soutenir dans l'action. On peut faire des symposiums et des colloques, mais c'est dans l'action qu'on avance. Et Run Run Run, c'est de l'action. Bien sûr, quand on fait, il faut penser ce qu'on fait et faire pour penser, mais on ne peut pas rester en position d'attente en échafaudant des plans. Si on ne fabrique pas, si on ne crée pas, on n'existe pas. C'est notre mode d'apparition dans le territoire des arts visuels et des arts plastiques : il faut fabriquer des formes, il faut les montrer. Et de préférence, les faire circuler ! Même si l'information circule plus vite, même si la qualité des images est meilleure, il faut appréhender les arts visuels par le corps. C'est en se déplaçant dans l'espace qu'on vit une exposition, on la traverse et c'est de cette façon là qu'on en a conscience. Ça ne se produit pas en regardant une photo de l'exposition. Finalement, on est difficilement numérisable. D'où la nécessité d'avoir un camping-car et de bouger par soi-même !»*


N°13, Sophie Graniou, en cours de montage


RED DISTRICT, Joël Yvon, en cours d'accrochage

MAIK Alles Gute

Berlin, Leipzig – Allemagne | Date de création : 2012 | maikallesgute.com

MAIK Alles Gute fut créé en 2012 par les deux artistes Raik Zimmermann et Marie Jeschke – à l'arrière une cuisine d'un appartement plein de démence sénile. Un achat sur Ebay, effectué par une femme souffrant de la maladie d'Alzheimer et qui avait complètement oublié sa perruche Bubi S., momifiée entre-temps, a été le point de départ des idées et du travail du collectif. Depuis le collectif a continué à trois (position mâle, femelle et oiseau) à la recherche de secrets, de situations discrètes et d'histoires cachées, tout en cherchant à comprendre ce corps dénommé MAIK. À travers des installations, des vidéos et des sculptures MAIK Alles Gute a commencé à interroger d'autres médiums comme l'interview (écrit/filmé) ou les services aux personnes âgées.
Dans le cosmos de MAIK on trouve la figure de Michael Schumacher, celle du philosophe jardinier toujours en train de travailler et l'ordre de son imaginaire, la douceur du troisième œil du professeur Karl Ernst Ackermann, le destin tragique du toujours câlin callboy Rokko, un Duftschaukel qui suit son destin… et le phénomène de se porter soi-même comme une veste réversible.
Depuis 2014 le groupe accueille d'autres artistes ainsi que des scientifiques, des commissaires, des jardiniers, des personnes handicapées, un mafioso…
MAIK Alles Gute a aussi démarré une série d'expositions dans des endroits secrets comme les toilettes d'un train, la manifestation d'art contemporain Art Basel, des espaces de billetteries, un appartement vide à Stockholm, l'espace extérieur de la fondation Maeght ou le jardin privé non autorisé d'une villa.
Début 2016 Raik Zimmermann et Marie Jeschke ont été mariés par un prêtre mexicain sous le nom MAIK Alles Gute.
Traduction : Claire Bernstein

Avec les œuvres de : Raik Zimmermann et Marie Jeschke

NUMÉRO 13

Bruxelles – Belgique | Date de création : 2012 | sophiegraniou.com

Sophie Graniou et Paul Chazal se rencontrent il y 11 ans à la Villa Arson. Ils ne se quittent plus. Après moultes péripéties, ils s'installent en 2012 à Bruxelles, au deuxième étage du 13 rue Antoine Labarre. Trois ans plus tard, ils aménagent leur atelier au rez-de-chaussée de la maison. **Ils nomment l'espace Numéro 13, en référence à l'adresse et à la date d'anniversaire de la grand-mère de Sophie, mais aussi en espérant que ce numéro leur apporte quelque chance**.
La vitrine et la conception de l'espace sont tout indiquées pour faire des expositions. Paul et Sophie ont en tête l'image de la boutique de Claes Oldenburg où celui-ci travaillait à l'arrière et exposait ses travaux directement en vitrine de manière frénétique. Lors d'une résidence à Manchester, ils ont aussi adoré la façon dont les anglais ont érigé l'open studio au rang d'événement artistique à part entière, au même titre que le vernissage en galerie.
Depuis, Numéro 13 a accueilli quatre expositions. La première «Je t'Aime» présentait les productions des deux locataires, une sorte de rétrospective des trois dernières années et qui dévoilait la complémentarité étrange liant les deux artistes aux pratiques pourtant fondamentalement et formellement antinomiques.
Paul et Sophie s'accordent sur le fait qu'il est important que Numéro 13 soit l'occasion d'exposer des artistes dont ils estiment le travail. Ils invitent alors Benjamin Blaquart pour une exposition solo, «Well Being».
La troisième est un thé dansant fort sympathique, inaugurant le studio son de Paul.
La quatrième «Self Destruction», une collaboration de Paul et Sophie avec Martin Hyde. L'exposition tournait autour du personnage Man Thing et de son pendant féminin Mindy.
Numéro 13 s'est distingué à Bruxelles comme un lieu qui permet au visiteur d'accéder et de comprendre la recherche de l'artiste dans son agitation et son investissement quotidien.
Sophie Graniou et Paul Chazal

Avec les œuvres de : Zoé Bornot, Paul Chazal, Sophie Graniou, Emmanuelle Nègre et Mathieu Schmitt.
L'œuvre de Sophie Graniou a bénéficié de l'aide à la création de la DRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur.

PALAIS DES PARIS

Tokyo – Japon | Date de création : 2014 | palaisdesparis.org

Comment ne pas se noyer dans les contre-sens ? Dans le contexte japonais il est délicat de traduire sans trahir les schémas occidentaux. Nous avons vécu une véritable noyade dans l'absurde système de l'art japonais.
Notre couple est constitué par notre double culture (japonaise et française) et un double domaine (linguistique et artistique). La découverte du monde de l'art au Japon a été un double choc, un monde en décalage avec les pratiques en art que nous connaissions en Occident.
La situation n'avait pas évolué depuis l'importation du concept des beaux-arts au 19e siècle. À cette période le Japon devait importer un modèle culturel depuis l'Occident dans le but de le copier et ainsi d'éviter une possible colonisation. De cette manière, les formes et les cadres (école d'art, musée) ont été importés de manière formelle sans les concepts propres à l'esthétique.
Rajoutons à cela les spécificités du système honorifique, où il est normal de payer contre la reconnaissance, et où l'on peut jouir de l'honneur d'un acte dont l'on n'est pas l'auteur.
La naissance du «palais des paris» est notre réponse concrète à deux interrogations : peut-on construire de manière stable un projet avec un artiste occidental, sans être bloqué par des difficultés liées aux conflits honorifiques ? **Peut-on rendre positifs les contre-sens culturels ?**
À la première question, nous proposons le «palais des paris» tel un château. Dans cette propriété familiale, nous sommes comme un couple royal dans sa citadelle, légitime et protégé. Dès lors, l'artiste a la stabilité pour affirmer la fragile cohérence d'une proposition plastique. À la première occasion nous tentons une confrontation avec la multitude du jeu social, mais nous gardons une possibilité de repli pour n'accepter aucun compromis.
À la seconde question, nous proposons le «palais de paris» tel un jeu de mots. Transposer les concepts d'une culture à l'autre via un traducteur automatique est illusoire. Essayons plutôt de nous amuser des contres-sens, de leur trouver une valeur réflexive, de les poser comme un point de départ. Jouer avec les mots est un moyen de trouver la limite, celle à ne pas franchir, celle du non-retour mais aussi celle que l'on repousse chaque fois un peu plus loin.
Yoshiko Suto et Frédéric Weigel

Avec les œuvres de : Johan Decaix, Yukari Hara, Tamanosuke Toyoda et Frédéric Weigel. Sur une proposition de Aïcha Hamu et Arnaud Maguet

Le Wonder, une énergie renouvelable

Comme de nombreux *Artist-Run Spaces*, Le Wonder est né d'un besoin d'espace pour travailler. Ils sont aujourd'hui une soixantaine d'artistes à occuper les 3000 m² de cette ancienne usine de piles désaffectée. Cinq d'entre eux font une proposition pour *Run Run Run*. Rencontre avec Guillaume Gouerou, Maxime Fourcade, Simon Nicolas, Nelson Pernisco et Basile Peyrade.

Par **Christine Parasote**

Le Wonder a été créé il y a trois ans. Une jeunesse qui se ressent dans l'énergie que les artistes-résidents déploient et dans leur état d'esprit. Après avoir réalisé des travaux importants pendant plusieurs mois, la deuxième étape a été de réfléchir et de produire. Depuis peu, ils ouvrent leurs portes pour montrer leurs projets. *«Notre premier événement s'est monté autour de l'ouverture de l'atelier de sérigraphie. On a fait venir du monde, un dimanche après-midi, avec des prix plus que raisonnables. Ça a l'air de rien, mais c'est plutôt rare à Paris. Sur ce principe, l'ouverture est très grande, on y rencontre les gens du quartier avec leurs enfants, des étudiants en école d'art, des connaisseurs, des musiciens, des chercheurs et tout ce petit monde cohabite autour d'une expo, d'un concert, d'une bière. On peut se permettre maintenant de proposer des choses plus expérimentales.»*
Le lieu est plutôt exceptionnel en Ile-de-France, pour ses volumes, l'ambiance, la réflexion et la liberté qui y règnent. *«C'est en faisant le catalogue 2013-2015 du Wonder qu'on a pris la mesure de tout ce qui a été réalisé : la liste est très longue et c'est une vraie satisfaction pour chacun de nous.»*
Sur l'esprit qui anime le Wonder, ils sont unanimes : *«C'est un engagement, pas un combat. On sait qu'on peut faire les choses différemment, avec des systèmes d'économie simples. C'est du DIY (Do It Yourself). Mais on ne serait jamais allé aussi loin si on n'avait pas cru, régulièrement, qu'on allait devoir partir le mois prochain. L'instabilité est un moteur. Ça se joue comme une dernière chance, presque chaque jour. Il y a quelque chose d'organique dans ce fonctionnement, c'est vivant, et l'énergie revient toujours. Et puis c'est de l'autogestion. En tirant les fils de chaque étape, de la production à la diffusion, on apprend un peu tous les métiers. Librement. Et de façon transversale avec beaucoup d'échanges de savoirs et savoir-faire.»*
«Pour Run Run Run, on s'est demandé ce qui nous rapproche humainement et même ce qui nous a rapprochés au départ quand on a créé Le Wonder. Les vernissages sont souvent les moments les plus importants, les plus intéressants et les plus festifs. Rencontrer les gens, boire un verre et vivre une expérience particulière… Quand on va voir une exposition, on projette une certaine image de ce qu'on va voir. L'idée est de venir perturber ce schéma en proposant de se mettre dans la tête quelque chose de complètement différent. A l'intérieur du sauna, des enceintes fixées sur les assises diffusent de la techno. Le son devient audible parce qu'on le sent, c'est une immersion du corps entier, un massage à coups de basses. On met en scène notre lien d'amateurs de soirées et de gros son, on amène de la sueur.» Dans le sauna-techno, un DJ est invité chaque semaine dans un effet inverse de la *boiler-room* (DJ sets à audience réduite mais diffusés en direct sur internet) : des DJ proposent un set, enregistré et destiné à un public réduit, dans le sauna. De cette expérience naîtra peut-être un label. Une affaire est à suivre.
Sur l'avenir du collectif, les cinq n'ont pas de doute : *«Les projets qui sont nés au Wonder sont tentaculaires et si le lieu devait fermer, tous les projets continueraient. On y tient tous de façon passionnée et entière.»*

RED DISTRICT

Marseille | Date de création : 1987 | www.reddistrict.org

De toutes les rencontres qui m'ont durablement marquées, il y a celle d'Henri Le Chénier. Il était mon professeur d'histoire de l'art au lycée Denis Diderot à Marseille et fut un extraordinaire passeur d'art. Je garde le souvenir intact de son cours. Nous étions peu nombreux et avions atterri dans cette classe plus grâce à nos échecs qu'à nos mérites. Nous formions une petite bande de sauvageons très unie et turbulente. Seul Henri le magicien avait le don de nous tempérer.
Alors la voix d'Henri le conteur se faisait entendre. Pendant une heure, nous revivions intensément la bataille d'Urbino de Paolo Ucello, puis j'étais envahi d'émotions devant le corps lascif et sensuel d'un christ mort dans les bras de la Pièta de Michel-Ange.
Pendant trois ans, l'histoire de l'art ne se jouait plus dans un passé poussiéreux ou reculé mais devenait activement présente, rendue vivante par les commentaires improvisés et avisés de mon maître. Pendant trois ans, je n'ai fait qu'écouter ce cours, tout le reste m'indifférait. A cette époque, je me passionnais pour la musique, l'architecture et surtout les garçons auxquels je rêvais mais qui se soustrayaient à mes désirs.
Henri, l'ami, m'avait repéré et sa bienveillance envers moi consistait à m'inviter régulièrement aux expositions qu'il organisait dans le cadre de Présence Contemporaine à Aix-en-Provence dont il était le fondateur. C'est ainsi, que j'ai rencontré Francis Bacon, Hans Hartung, Herué Telemaque, Valerio Adami, Louis Pons, Jacqueline Picasso, et tant d'autres.
A l'issue des trois ans, nous avons tous, sans exception, échoué au bac, et je n'ai jamais revu mes amis. Mais l'enseignement d'Henri avait creusé le sillage. Au sortir des Beaux-Arts, j'ai créé Interface ASA une structure de production et de diffusion au croisement de l'art visuel, de l'architecture et du son. Il s'agissait pour moi de travailler autour du principe même de l'exposition. J'ai successivement ouvert plusieurs lieux. Chaque nouvelle appellation était l'occasion de nouvelles expérimentations. Red District fut l'une d'entre elles et MAP, Marseille Art Plateforme, est le dernier projet.
J'ai revu Henri Le Chénier des années plus tard lors d'un vernissage de l'une de ses dernières expositions. À cet instant, je n'ai pas su lui dire toute l'affection et la reconnaissance que j'avais pour lui.
Je lui dédie cette exposition.
Joël Yvon

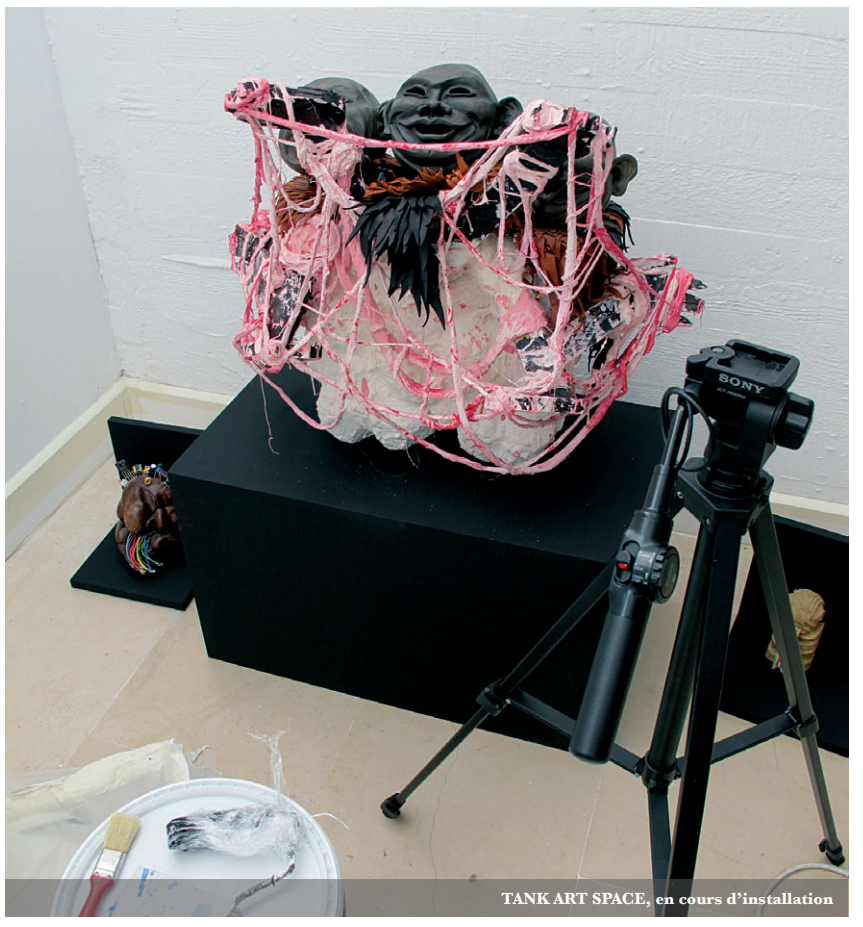
Sur une proposition de Éric Mangion avec les portraits de : Giuseppe Caccavale, Florence Cheval lier, Frédéric Clavère, Joseph Dadoune, Jaime Diaz-Puentes, Estelle Fredet, Philippe Grandrieux, Fabrice Hyber, Jean Laube, Maria Loura-Esteves, Éric M. & Luc Ferrari, Stephen Maas, Jean-François Maurige, Brunhild Meyer-Ferrari, Susanna Shannon, Peter Soriano, Éric Suchère, Thierry Thoubert, Frédéric Vaesen et Françine Zubeil.

TANK ART SPACE

Marseille | Date de création : 2014 | artspace-tank.com

2013, Marseille venait de clore son année Capitale. Nos amis artistes cherchaient l'Eldorado et partaient un à un vers d'autres capitales européennes, celles-ci beaucoup moins temporaires.
Nous venions de passer trois mois entre la Californie et le Mexique avec l'intention de voir si l'herbe était plus verte ailleurs. Non persuadé qu'elle l'était on a créé TANK comme on trébuche sur le tapis, lorsqu'on perd l'équilibre et que juste à temps on se rattrape à quelque chose. L'espace d'un instant l'idée a germé, comme une urgence. Un acte sans préméditation, presque un accident. Les vapeurs de mezcal y étaient peut-être pour quelque chose…
Il n'y a pas eu la longue période de gestation, tout juste un accouchement express. Quelques paires de bras, quelques bandes d'enduits et plaques de placo plus tard, posées dans une course contre-la-montre pour coller au calendrier culturel en vigueur. TANK est arrivé comme ça, très vite sans prévenir et sans frapper. Un impertinent élan, un acte de résistance. La réunion des compétences de chacun dans un projet commun.
L'exposition inaugurale en 2014 s'intitulait (drôle de coïncidence avec celle à laquelle nous sommes invités aujourd'hui) Run, run, run, run, run, run away, parole de la chanson *Psycho Killer* des Talking Heads. Ce titre faisait référence à tous ces amis artistes – ces runneurs – partis s'installer ailleurs. Elle était leur prétexte, leur ticket retour le temps d'une exposition organisée à fond de train comme on improvise une soirée où tout le monde ramène sa bouteille et la partage. Cette chanson cristallisait cette énergie et se présentait aussi comme un remède car elle remplace toutes les autres chansons que vous n'arriviez pas à vous sortir de la tête. Elle absorbe le ver d'oreille comme disent les Allemands et s'immisce à sa place.
TANK c'est aussi et surtout l'élargissement d'une histoire à deux, une porosité avec la vie, un espace polymorphe qui endosse différents costumes successivement. C'est devenu notre lieu de vie, notre lieu de production, notre lieu d'exposition. Un outil sur mesure.
Amandine Guruceaga & Benjamin Marianne

Avec les œuvres de : Stéphanie Cherpin, Mathis Collins, Amandine Guruceaga, Anne-Lise Le Gac, Benjamin Marianne, Emilie Perotto, Géraldine Py & Roberto Verde et Bruno Sedan.



TANK ART SPACE, en cours d'installation

SNAP PROJECTS

Lyon | Date de création : 2013 | snap-projects.com

Je n'aurai jamais imaginé à quel point le principe de diffuser de l'art contemporain auprès des pouvoirs publics pouvait devenir un acte politique, jusqu'à faire bouger les lignes d'une société souvent retranchée vers des principes établis et pouvant même être attirée par l'idée de la censure.
J'ai eu un peu mal aux oreilles le jour ou j'ai entendu de la bouche d'un décideur politique : *«la représentation d'un corps nu contemporain n'est pas la même chose que la représentation d'un nu antique»*, considérant que la représentation photographique d'un nu était choquante pour le regard de ses administrés étant donné la présence naturelle d'un appareillage masculin.
Histoire de resituer le contexte, un artiste vivant investissait un musée lapidaire où ses autoportraits dénudés côtoyaient des sculptures antiques pas plus habillées que lui.
C'est peut-être cette phrase qui est à l'origine de la création de Snap projects, le terme «défendre des artistes» est fréquemment utilisé par les diffuseurs, à juste raison, cependant la diffusion de l'art contemporain ne serait-elle pas plutôt une arme offensive ?
Paul Raguenes

Avec les œuvres de : Sebastian Wickeroth et Paul Raguenes

Remerciements

- Les équipes de la Villa Arson et de La Station
- Tous les artistes et les *Artist-Run Spaces* exposés
- La Strada, Nice, Les Droguistes et *DUUU Radio, Paris
- Polyscope Labs, Nice
- Le Musée de la Carte Postale, Antibes
- Le Forum Nice Nord, Nice
- Les galeries Sémiose et Thomas Bernard, Paris
- Azur Technicos Service, Nice
- PREFA 2000, Carros
- STAMP, Cannes
- Le Volume, Nice
- 109, Nice
- La Galerie ambulante (Art'cessible), Marseille
- Le Cinéma de Beaulieu
- Joëlle Vellet, Elise Choquet, Magali Revest, Johana Henritius et Elise Marot de la section Danse du Centre Transdisciplinaire d'Epistémologie de la littérature et des Arts Vivants de l'Université Nice Sophia-Antipolis
- Claude Valenti